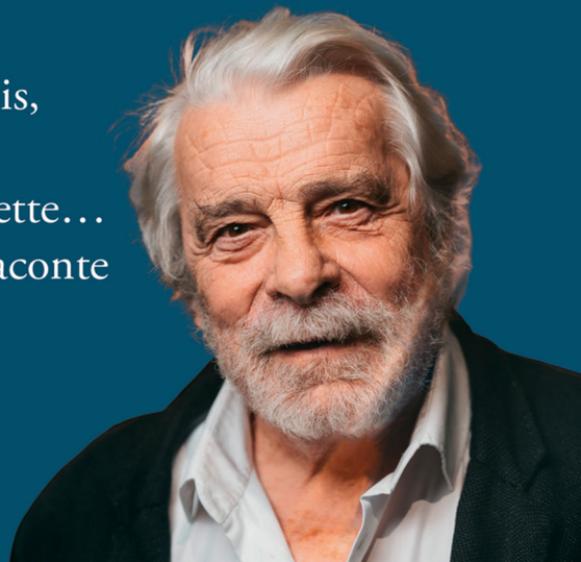


# Jacques Weber

On ne dit  
jamais assez  
aux gens  
qu'on les aime

Des aventures, des amis,  
des coups de cœur,  
Simone, Francis, Nénette...  
Jacques Weber nous raconte  
et se raconte.





On ne dit jamais assez  
aux gens qu'on les aime



Jacques Weber

On ne dit jamais assez  
aux gens qu'on les aime

L  Éditions de  
bservatoire

ISBN : 979-10-329-2360-3  
Dépôt légal : 2023, mars  
© Éditions de l'Observatoire / Humensis 2023  
170 *bis* boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## Prologue

C'est une rue sans réverbère, très noire lorsque le cinéma de quartier, après que nous nous soyons attardés à parler du film, éteint derrière nous son enseigne lumineuse bleue. Quelques étoiles mortes éclairent nos ténèbres. Regarder la nuit est triste. Après le mot FIN, l'écran est devenu noir.

*Le Bossu*, film de cape et d'épée dont Jean Marais est le héros, se glisse dans ma mémoire. Le long de l'avenue des Ternes je rentre à pied, persuadé qu'une mobylette de passage est un mousquetaire du roi, puis jusqu'au fond de mon lit reviennent en désordre séquences et plans bien malgré moi. Pierrette Bruno, la compagne sémillante de Bourvil, le fidèle Planchet de D'Artagnan, est la première à mon chevet ; son décolleté devient le berceau de mes chimères adolescentes tandis qu'elle me chante : « Pour se parler d'amour pas besoin d'un long discours. » Tous les chemins mènent aux souvenirs et leurs affinités nous échappent.

Des années auparavant, je hurle tard dans la nuit, le jour m'éblouit, je suis né, on me pend par les pieds, puis nettoyé et langé, on me met dans les bras d'une

dame au grand sourire épuisé. Petit animal, je dois reconnaître son odeur et me sentir bien.

De sa naissance et de sa mort on ne se souvient pas ; pour l'une on imagine, pour l'autre on arrive après la fermeture. Ma vie est le rivage d'une seule aube et d'un unique crépuscule, les vagues du temps s'étirent et se retirent. Ma mémoire s'échoue selon récifs et courants, une nuée de sternes claudiquent sur le sable gris, perles des marées d'équinoxe.

Des fantômes aux couleurs vives sortent de la brume des jours, silhouettes des époques, des âges, figures romanesques de la grande histoire et d'une courte existence : René Coty, le premier président de la République dont je me souviens, croise Pompon, le fidèle chien de Pépère, mon grand-père ; de Gaulle se retrouve avec le catcheur L'Ange blanc et ils apparaissent en noir et blanc, accompagnés de Catherine Langeais et d'un gros monsieur à lunettes, Léon Zitrone ; la Callas m'envoûte et la dame de catéchisme couine un « Je m'avancerai jusqu'à l'autel de Dieu » ; Poulidor gagne enfin une étape quand Anquetil a participé au concours de « bouffe » le jour de repos. L'OAS massacre, les flics tabassent et Anne me prend la main, me donne mon premier baiser ; Bardot danse sur les tables et je bande, Danielle Darrieux et Gérard Philipe me bougent le cœur, je file une brune dans l'autobus, poursuis une blonde dans le métro, chaparde un regard dans la rue, m'arrête devant les seins énormes des dames de la rue Saint-Denis. Sultan, le cheval gris pommelé du Capitan, rejoint la cavalerie de la Garde républicaine, je les regarde défiler le 14 Juillet sur les Champs-Élysées avec un périscope

en carton ; j'aimerais être John Wayne pour pouvoir embrasser Angie Dickinson dans *Rio Bravo*.

Les années défilent, les collages s'emballent ; Piaf chante « Emportés par la foule » et je revois la petite fille blonde qui hurlait « Michel » dans la foule à la fin de *Jeux interdits*.

Que je marche, écrive, flâne dans un sous-bois, en bord de mer ou sur les Grands Boulevards, je réprime des cris de joie ; de beaux moments surgissent et je leur invente une fin de *Mille et Une Nuits*. Des cris de joie car la mort a entrouvert sa porte close, je peux encore aimer, peut-être mieux aimer mes amis émigrés des ténèbres : Michèle, brûlée vive sur un bûcher d'auto-route, la première mort, le premier déchirement ; Barbara et la pluie sur Nantes ; Brel et les pays où il ne pleut pas ; Brassens auprès de son arbre ; Pavarotti sous sa douche ; Hallyday qui allume le feu ; mes péchés mignons, Jo Dassin, Carlos et Dalida ; Frank Sinatra et Dean Martin, mes vieux chantonnements quotidiens ; Michel Simon, Léo Ferré, leurs poésies et leurs chimpanzés, Gabin le jeune, l'engagé volontaire, le quinquagénaire aux cheveux blancs, le patriarche et ses mômes : Bébel et Delon.

D'autres sont encore du côté des jours, mais dans cette proximité lointaine que les destinées imposent : les amis du « cons » (le Conservatoire) : Jean-François Balmer, l'aristo britannique que j'appelle encore John, l'anarchiste de la scène ; Nathalie Baye, déterminée et pourtant si troublée à force d'amour et de fidélité ; ceux de la place Colette : Loïc Corbery qui débuta à mes côtés et qui, dans sa maison la Comédie-Française,

vieillit si bien, simple et robuste comme un grand cru ; Laurent Stocker, farceur impénitent des coulisses mais compagnon si sûr, si fou et grand sur scène ; Dominique Blanc, la reine discrète soumise à l'amour de ses sujets ; Denis Podalydès qui travaille même au feu rouge sur son scooter, qui joue comme il parle, à distance et tout ouvert. Tant et tant que j'oublie aujourd'hui, qui reviendront demain. Vieux cheval de labour, je m'emballe comme un jeune andalou. Comme dit la chanson de Chedid : « On ne dit jamais assez aux gens qu'on aime, par peur de les gêner, qu'on les aime. » Le temps d'un livre, celui d'une vie... précipitation... excès... oubli... Si je voulais ranger, si nous voulions ranger, il faudrait qu'on nous prête l'éternité avec un début et une fin.

Au fond de mon jardin sont enfouis les trésors d'enfant, celui à quatre pattes, celui à cheveux blancs ; il y a aussi mes proches, ceux de si près, de trop près que je n'ose les toucher. C'est à eux que je dédie ce carnet de notes du chemin de l'amour et du hasard.

Un café au coin de ma rue, mon premier expresso. Bon sens et conneries, ça parle de tout et rien, le souvenir me tire par la manche : c'était bien avant, c'était bien enfant. Pourtant, l'école était grise et le petit déjeuner triste, mais il y avait la maîtresse, les marronniers de la cour de récré et Gérard Philipe qui lisait *Le Petit Prince* sur un disque 45 tours.



Le monde tournait en rond toujours aussi vite ; les mois détalaienent comme les lapins un jour de chasse. La rue Saint-Ferdinand n'avait pas changé, avec son église, son école et au fond une place bien ronde avec un bistrot pour perdre son temps.

Je l'avais connue enfant, cette rue au nom d'un roi d'Espagne très catholique devenu évêque et saint par la suite. Elle était le bout du chemin de tous les matins. Après avoir remonté l'avenue des Ternes, l'épaule abaissée par mon cartable trop lourd, j'arrivais à l'école. Sous ma blouse grise, un désir chaud m'envahissait à la vue des formes rebondies, là où il fallait, de Mme Anjola, mon institutrice.

Le souvenir, compacté dans les tripes et les neurones, me prend par surprise ; bon ou mauvais, direct en plein cœur.

Je marche à pas lents, seul tirant le fardeau de l'enfance, plus percheroen qu'andalou, lourde panse et cheveux blancs en crinière, barbe hugolienne.

Mumu, ma poissonnière, me trouve bel homme, ça me rassure.

Ce matin, mes soixante-douze printemps sonnent la charge ; je rue dans les brancards, l'école, l'église et le patronage, où tout avait commencé. Je haïssais ce Dieu qui incarne le désir et le bannit de la culotte ! Pourtant, le libidineux, le pervers, le cauteleux constituaient le catalogue des pères de l'église Saint-Ferdinand. Maintenant, on sait que ce lieu de culte éminent du 17<sup>e</sup> arrondissement était une maison de retraite pour les brebis galeuses de l'Église. L'abbé Conté était pour les familles le représentant de Dieu, il était le patron de la colonie, du patronage, des cœurs vaillants et le cerbère de la grand-messe du dimanche. Ses yeux vous fouillaient l'âme jusqu'au bas-ventre, sa carrure d'athlète occupait l'allée centrale de l'église et ses grosses mains humides vous tiraient l'oreille à la moindre incartade pendant la communion. Le chœur sentait fort l'encens, les bancs et les prie-Dieu la laque parfumée des cheveux bleus. Les cierges consumés se répandaient sur leur socle comme un fromage trop fait. L'office était interminable, prières et chants en latin traînaient la patte sous les voûtes, les dames de catéchisme brandissaient leurs notes fausses. Le nez pointu comme un *fa* dièse, elles morigénaient ceux qui refusaient de chanter.

Mon père athée et socialiste et ma mère bonne chrétienne retenue par les fourneaux ne venaient pas, c'était fréquent chez les bourgeois, on inculquait aux enfants la foi à marche forcée, la messe obligatoire.

Hélas, un mois de colonie de vacances chez les curés parachevait l'endoctrinement à grand renfort de bénédicités chantées au début et à la fin des trois

repas de la journée. La messe dite tous les jours était facultative pour mieux repérer les impies ou les petits sous-diacres en herbe. Il fallait aussi se confesser une fois par semaine, seul avec l'abbé, dans son bureau. « Dieu » m'attendait en soutane déboutonnée dès le nombril. Le confesseur me commandait la génuflexion et me coinçait la tête sur ses genoux. J'énonçais ou taisais mes péchés selon la gravité qu'ils m'inspiraient. L'abbé Conté m'indiquait d'une caresse l'endroit des hontes tues, puis sa main puissante enfouissait ma tête d'enfant entre ses cuisses en sueur ; l'absolution consistait à me mordiller l'oreille ou à la lécher. Troublé, je rejoignais mes camarades pour taper dans un ballon.

Dans cette rue du quartier des Ternes, je revois l'épicerie de Mme Cagnat au chignon très protestant avec ses bocaux de bonbons et son triporteur vert ; le magasin de jouets avec ses peluches trop grandes aux regards tristes ; et surtout le « Tabac-journaux, Carambar et Malabar » mitoyen de l'école où une vieille dame gentille vendait *L'Humanité*, *L'Équipe* et cachait *Le Figaro* sous sa caisse. Elle recomptait les pièces de deux et cinq centimes et, selon l'humeur, nous offrait un nounours en guimauve.

La place ronde est blanchie par la merde des pigeons. Je m'installe à la terrasse du bistrot, les glaçons cognent dans ma tête, je commande un double whisky, persuadé qu'il m'aidera à faire le point.

Une serveuse cheveux courts, frimousse de vingt-cinq ans, m'apporte chips et olives à grignoter, c'est moins gras que beaucoup de conversations. Son sourire accroche le soleil et me rappelle le p'tit voyou « yeux

verts », ma femme depuis quarante ans. Ma nostalgie s'arrime à notre amour quinquagénaire ; le vieux bateau n'a plus peur des tempêtes, les flotteurs blancs se dandinent sur la coque comme aux premiers jours. Un petit garçon à la table d'à côté aspire à la paille son Orangina et me regarde fixement. Que suis-je pour lui ? Un vieux, ce curieux animal qu'il ne sera jamais ? Et lui qui est-il ? Siècles et jeunes années se dévisagent.

Il n'a connu ni de Gaulle, ni la guerre d'Algérie, ni les cinémas de quartier à foison des Ternes à l'Étoile, ni Gérard Philipe, Fanfan la Tulipe et la voix du petit prince. Est-il élève à Saint-Ferdinand ?

La cloche de la fin des cours retentit dans ma tête et sonne les premiers pas de la liberté. Fier d'être seul sans dieu ni maître, je passais au feu vert et traversais hors des clous. Maman était à la maison ; la table mise attendait.

Ce fut un jour comme d'autres jours que tout peut-être bascula. Après la récitation, ma mère ferma les livres du devoir, alluma la radio ; je faisais des coloriations. Le carillon reconnaissable d'un flash spécial d'information retentit. Un speaker, la voix tirée à quatre épingles, annonça : « Mesdames et messieurs, nous interrompons nos programmes car nous venons d'apprendre la mort de Gérard Philipe. » Ma mère reposa son tricot et pleura. Le lendemain dans la cour de récréation, j'appris que beaucoup de mamans avaient pleuré. Gérard Philipe était l'ange d'un peuple et de chacun, quand il jouait, le chant des sources, le crépitement du feu, la vibration si douce des fleurs des champs envahissaient

la salle entière du grand machin néoclassique qu'était le TNP. Le Cid, Octave, le prince de Hombourg, Richard II, Perdican vous obligeaient à courir avec eux vers l'or des aubes, le sang du crépuscule. Quelques années après, je devenais un comédien, né quelque part dans les grands silences et vacarmes de l'enfance, le cœur qui roule sur les planches comme un ballon sur une plage à marée basse. Une dernière gorgée de whisky, et s'échappe la part des anges.



J'entame mon double expresso, une petite fée se pose sur ma soucoupe, pousse les sucres qui l'encombrent. Elle m'attend, j'ai vingt ans, l'avenir rit très fort, elle sourit, c'est mon premier amour.



chaîne des Aravis me fait face et ma vie passée, véritable compression de César sur une cheminée, se plante au beau milieu de moi ; j'ai eu vingt ans et, comme le disait Courteline, « c'est bien pourquoi je les ai gardés ».

C'est là-haut, près du Mont-Blanc plus noir qu'hier plus blanc que demain, c'est de là, accroché aux rayons sacrés du soleil, plus près du ciel désormais, que j'ai décidé de fermer pour un temps le livre du devoir. Devoir ou nécessité de dire que j'aime les choses et les gens de la vie.

Maman tricote à sa table de cuisine, une pelote de laine tombe, le fil court, bloque, s'emmêle ; un chat noir comme la nuit, gris comme le jour, mène la danse. Ma mère pose son tricot, rattrape la pelote, rembobine la laine, c'est sûr, une grande écharpe sera prête pour l'hiver.

Pourquoi cette image surgit-elle maintenant ? Enfant, j'entendais Anne Sylvestre chanter « File la laine, file le jour... » qu'on écoutait à la maison. Les souvenirs se stratifient et ma mémoire se pelotonne puis perd le fil au gré d'un petit chat, animal sacré, symbole de protection dans l'Égypte antique.

J'écris des hiéroglyphes de plage, comme ceux tracés sur le sable par un môme qui s'ennuie. Le soir tombe à l'horizon, un soleil rouge le suit ; à contre-jour, mes amis sont là sans ordre ni désordre, l'onde de la pensée, l'onde d'aimer, c'est tout. Je n'en oublie pas, certains ont poussé l'ombre, de belles histoires les accompagnaient ; d'autres sont là, si nombreux, si importants derrière ou devant la porte ; ils sont d'autres fois, d'autres moi, ils sont ma part d'absence, le puzzle blanc de la page.

Comme le jour, mon livre s'achève... Serai-je gracié par la nuit ?

## Remerciements

À Christine, ma première lectrice, le premier regard au plus près du cœur et de l'exigence.

À mes enfants, Tommy, Stanley et Kim.

À Louis Chedid, pour sa si belle chanson « On ne dit jamais assez aux gens qu'on les aime ».